

**Coup de coeur**  
**Au-delà de cette limite votre confort n'est plus valable**  
*Le déclin de l'empire américain*

Michel Coulombe

Volume 6, numéro 1, août–octobre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34630ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coulombe, M. (1986). Compte rendu de [Coup de coeur : au-delà de cette limite votre confort n'est plus valable / *Le déclin de l'empire américain*]. *Ciné-Bulles*, 6(1), 7–9.

Michel Coulombe

## Au-delà de cette limite votre confort n'est plus valable

**time**, un drame psychologique et un thriller qui ont eu l'heur de plaire au public québécois, il restait à frapper un grand coup. Cette botte secrète est venue sans tarder, imparable, bien amenée, d'un film d'auteur, du film d'un auteur qui, depuis la sortie de **Gina** en 1975, vivait de commandes. Primé à Cannes et à Sète, distribué en peu de temps dans de nombreux pays, accueilli avec enthousiasme par la critique internationale et le public québécois, en route pour un remake américain, **Le déclin de l'empire américain** de Denys Arcand pourrait donner un nouveau souffle au cinéma québécois et ébranler, avec à-propos, les quelques décideurs qui doutent encore de la pertinence et de la valeur commerciale du film d'auteur convenablement soutenu par l'État.

Denys Arcand, qui compte parmi les réalisateurs québécois les plus talentueux, a changé ; il est toujours le même. Celui qui signait, au début des années 70, une fiction grinçante sur les affreux, sales et méchants québécois, **La maudite galette**, et qui jetait, 10 ans plus tard, un regard machiavélique sur le Québec morose de l'après-référendum, **Le confort et l'indifférence**, a changé de cap et, en apparence, de cible. Il a mis de

■ Excellente année pour le cinéma québécois. Après **Anne Trister** et **Pouvoir in-**

côté la caméra qu'il braquait, en plongée, sur le petit monde et ses misères et lui a préféré un face à face nettement plus compromettant avec ses pairs, avec des intellectuels qui nous tendent un miroir dans lequel apparaît le déclin d'une société, le désarroi d'une élite. Denys Arcand n'a rien perdu de son cynisme et de son goût de la provocation, même qu'il a gagné en humour, ce qui dans ce cas-ci sert très bien son propos. Quant à ses personnages, pauvres ou riches, ils sont tous en quête de bonheur, de satisfaction. Pendant que les uns rêvent qu'ils sont riches, les autres ont le loisir d'écrire des livres sur le bonheur et d'en discuter autour d'un digestif. Voilà pour la différence.

Historien de formation, le scénariste et réalisateur du **Déclin de l'empire américain** fait graviter tous ses personnages autour du département d'histoire d'une université. La directrice du département, quatre professeurs, un correcteur, une étudiante et la femme d'un des professeurs : quatre hommes, autant de femmes. Les premiers à la cuisine, les deuxièmes au gymnase. Opposés et dépendants les uns des autres comme les ouvriers et les patrons du secteur du textile dans **On est au coton**, comme l'establishment et les hommes de main dans **Réjeanne Padovani**, comme l'équipe de tournage et le monde du club dans **Gina**, comme les partisans du oui et ceux du non dans **Le confort et l'indifférence**, les hommes parlent de cul entre la truite et la salade, les femmes font de même entre le sauna et la piscine. Double chœur grec qui s'emballe en stéréophonie, emporté par des dialogues justes, percutants, impitoyables. Tout y passe : le mariage, le célibat, la fidélité, l'infidélité, les mérites comparés des Martiniquais, des Africains et des Italiens au lit, l'odeur des Vietnamiennes, des Françaises et des femmes arabes, le plaisir procuré par les intellectuelles, la séduction, l'homosexualité, le sado-masochisme, les maladies transmises

\* J'aime les affiches d'Yvan Adam. Toutes ses affiches. Vous avez vu l'affiche du film de Denys Arcand, **Le déclin de l'empire américain**. Qu'est-ce qu'elle a son affiche ? Courrez la voir, vous verrez bien. Les journaux qui en publient une version en pavé publicitaire l'ont modifiée légèrement... Ils ont encore une fois fait sauter l'essentiel...

En fait, il y a deux punchs sur l'affiche, deux éléments déclencheurs comme diraient les lecteurs d'images. Un gros pénis en érection (de couleur turquoise sur la vraie affiche) ajouté — dessiné par une main balladeuse évidemment — au crayon feutre et deux seins de madame sur un couple de personnages anonymes, comme tous les couples qui jouent dans les films modernes. Le reste n'a pas beaucoup d'importance.

On distingue mal des deux personnages à qui on a fait sauter la tête avec une grosse gomme à effacer. Dans le pur style des affiches-graffiti actuelles d'Adam. Ils ont l'air très bien ces gens-là. Ils ont l'air bon chic, bon genre... Lui avec son habit et sa cravate. Elle avec sa robe et son collier de perles. C'est le pénis surtout qui attire l'attention. On a envie d'éclater de rire.

Les journaux ne l'ont pas pris. Ils ont braqué le titre du film d'Arcand (qui est au haut de l'affiche officielle) à la hauteur de la ceinture pour dissimuler le pénis en érection. Discrètement, sans avertir personne. Sans doute aussi pour rassurer tout le beau monde. Pour éviter le pire aux journaux. Même un pénis et deux seins stylisés comme des dessins d'enfants débrouillards peuvent déranger des lecteurs abonnés... \* (Pierre Demers, Jonquière)



« Je n'en ai vraiment rien à faire d'être Québécois. Je ne me sens pas du tout intégré au cinéma canadien. Je fais des films qui n'ont pas de carte d'identité. »  
(Denys Arcand, **Film français**, Cannes 1986)

sexuellement. La force du film vient de ce qu'on aborde tous ces sujets très librement, passant rapidement de l'un à l'autre, sans jamais montrer, sinon en flash-back et souvent par dérision, ce dont il est question. Des années après **Valérie** et **L'initiation**, des films essentiellement libérateurs, le Québec avait, de toute évidence, encore quelques tabous à évacuer.

Par moment, on se croirait en pleine bande dessinée, dans l'univers de Bretécher ou dans celui de Lauzier. Même société, même humour mordant, même désabusement chronique. Mais, surtout, même pouvoir décapant des mots, marchands de demi-vérités, porteurs de mensonges. Valse plus ou moins sincère des idées dont on se saouïe, des confidences chuchotées, déclarations et comportements contradictoires. Dans un monde où les mots sont à la fois l'arme la plus redoutable et le pire des talons d'Achille, le drame, inévitable, viendra d'une vérité pas très bonne à dire lancée par pure vengeance dans la conversation et la confusion d'une anecdote sans importance au sujet d'un collègue qui donne lieu à plusieurs interprétations.

Rassemblés à table comme avant eux les personnages de **Réjeanne Padovani** au salon ou au sous-sol et ceux de **Gina** au club, des lieux révélateurs, les deux quatuors se fondent et glissent ensemble sur de nouveaux sujets : le bonheur, l'espérance de vie, la

famille, la solitude, la carrière. Préoccupations de gens comblés, drames de petits bourgeois que l'idée de ne pouvoir envoyer ses enfants à l'école privée fait frémir. Si d'aventure cela ne va pas du tout, on dit tout de même « Ça va » et on attend la suite, on laisse couler le temps car, quoi qu'on fasse, la nuit succède au jour et l'hiver à l'été, inexorablement, comme le rappellent Denys Arcand et les très belles images de la nature de Jacques Leduc qui rythment le film.

Puisqu'il doit y avoir une victime, une perdante au jeu cruel de la vérité — confrontation finale qui fait aussitôt penser, la nostalgie en moins, à **La quarantaine** d'Anne Claire Poirier —, ce sera Louise, la moins bien armée, l'outsider. Louise, brisée, défaite, marchant sur les traces de Réjeanne Padovani qui disparaît coulée dans le béton, sur celles de Gina violée par une armée de motoneigistes. Le triomphe des innocents qui tenait lieu de morale à **La maudite galette** a, depuis, fait place à la loi du plus fort.

Denys Arcand, dont la thèse sur les déclin d'empires est à tout le moins discutable, fait, plus que jamais, montre de pessimisme. Il décrit un monde où le bonheur est soit fugitif, soit illusoire ; un monde où, comme l'affirme Pierre, l'amour, le vrai, ne dure jamais plus que deux ans, pas davantage ; un monde inquiet où on redoute l'ennui mortel qui guette les vieux couples tout autant qu'on craint le vieillissement et la solitude. S'il installe ses personnages dans le confort enviable d'un chalet situé en bordure du lac Memphrémagog — design de haut de gamme apparenté à celui du loft et de l'atelier dans **Anne Trister** ou à celui des appartements dans **Sonia et Claire, cette nuit et demain**, le cinéma québécois ayant créé, l'air de rien, un look à faire pâlir d'envie les rédacteurs des revues de décoration intérieure —, Denys Arcand n'en continue pas moins, sans la pointe de mépris qui gênait l'appré-

ciation de son film sur le référendum, de traquer l'indifférence. Celle d'intellectuels désabusés et incroyablement centrés sur eux-mêmes bien qu'attirés par l'Histoire, ce qui n'est pas le moindre de leurs paradoxes. S'il domine, le discours des aînés se heurte, comme c'était le cas dans **Big Chill**, le film retrouvailles de Lawrence Kasdan, à l'énergie de la jeunesse, à Alain, dépassé, qui veut simplement être heureux, à Danielle, à part, qui veut un enfant de Pierre qui, égoïste, préfère protéger son confort.

**Le déclin de l'empire américain** est un film brillant et très soigné. Musique très appropriée de François Dompierre qui s'est inspiré de Haendel et a su résister à la tentation de composer une chanson-thème-qui-puisse-tourner-à-la-radio. Filmage sobre et précis avec, ici et là, des trouvailles comme ce long plan d'ouverture sur lequel défile le générique. Mise en scène alerte, inventive, petit ballet toujours au service des dialogues, première clé du succès du film. Distribution impeccable, dominée par Dorothee Berryman, parfaite en épouse soumise, et Rémy Girard, irrésistible en mari infidèle, relevée par des contre-emplois tout à l'avantage de Louise Portal et de Dominique Michel. Comme **Les Plouffe** il y a quelques années, on peut penser que **Le déclin de l'empire américain** imposera des acteurs.

Rien n'est plus périlleux pour un cinéaste que de chercher à saisir et à reproduire avec justesse, sans décalage, l'esprit de son temps ou de proposer une vision du présent qui rejoigne ses contemporains. Récemment, Nardo Castillo, le réalisateur de **Claire, cette nuit et demain** et Louise Carré, la réalisatrice de **Qui a tiré sur nos histoires d'amour ?**, ont tenté l'expérience. Denys Arcand, fort de sa formation d'historien et du regard critique qu'il pose sur la société québécoise depuis une vingtaine d'années, y est parvenu. ■



D'abord, les accolades, les propos superficiels...



Ensuite, la confrontation, le jeu cruel de la vérité.